

JEAN ET PIERRE MORIZOT

LES RUINES ROMAINES DE LA VALLÉE DE L'OUED GUECHTANE (Aurès)

Extrait de la « REVUE AFRICAINE »

N^{os} 414-415 (1^{er} et 2^e Trimestres 1948)

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

FACULTÉ DES LETTRES (INSTITUT DE GÉOGRAPHIE). — ALGER

LES RUINES ROMAINES DE LA VALLEE DE L'OUED GUECHTANE (Aurès)

L'Aurès a passé longtemps pour un massif demeuré impénétrable à la civilisation romaine.

On admettait bien que pour tenir en respect ses montagnards réputés indomptables, des détachements de la Légion l'avaient traversé de Lambèse à Biskra, de Timgad à Thouda, de Bagai à Badès, et que des garnisons y avaient été maintenues plus ou moins longtemps, à El Kantara ou à Menaâ par exemple, mais on s'imaginait volontiers que les traces laissées par cette occupation purement militaire avaient été superficielles et que, sitôt délivrés de leurs maîtres romains, ces farouches Berbères, revenus à leurs anciennes traditions, n'avaient rien eu de plus pressé que d'abolir toutes les marques d'une domination abhorrée et de se ruer sur les hautes plaines de Numidie dont ils avaient massacré les habitants et détruit les cités.

Il apparaît, bien au contraire, que l'Aurès a subi profondément l'empreinte de la civilisation romaine, que les Berbères, sans jamais abandonner ce goût d'indépendance qui est la marque d'un peuple vigoureux, se sont élevés de bon gré au niveau de vie de leurs vainqueurs ; aujourd'hui encore quel n'est pas l'attrait de la « vie française » sur le sol de France pour un Chaouia de Bouzina ou de l'oued Abdi ?

Cette emprise de Rome, nous ne la trouvons pas seulement dans la technique agricole, dans l'étonnant aménagement des ressources hydrauliques du massif, qui s'impose à nos yeux comme un exemple, elle s'est manifestée avec la même force dans le domaine spirituel. Les Berbères de l'Aurès ont été chrétiens, donatistes probablement, et ils ont dû le rester assez longtemps après avoir recouvré leur indépendance pour

que les observations de Masqueray sur les survivances chrétiennes méritent d'être prises en considération.

Telles sont les conclusions des recherches que nous avons entreprises en 1941 et 1942 dans la Commune mixte de l'Aurès. Les notes que nous publions aujourd'hui sous les auspices de M. L. Leschi, Directeur des Antiquités de l'Algérie, qui n'a cessé de nous prodiguer les plus précieux encouragements, concernent spécialement les hautes vallées de l'oued Guechtane et de ses affluents.

Le système hydrographique de l'oued Guechtane ouvre, entre le massif de l'Ahmar Khaddou à l'Ouest, celui des Beni Melloul à l'Est, au cœur même de l'Aurès, et dans sa partie la plus inaccessible, un passage orienté sensiblement Nord-Sud, du Chélia au Zab Chergui, des Hauts Plateaux au Sahara, passage que ses difficultés interdisent aux nomades chameliers mais que les autochtones utilisent dans les mouvements annuels de transhumance. C'est d'ailleurs une des voies qu'empruntèrent à une époque tardive, XVI^e ou XVII^e siècle, suivant la tradition, les conquérants arabes venus par la voie saharienne. C'est là, de tout le massif, le coin où leur influence a été la plus sensible : entourés de berbérophones, les Serahna et les Cheurfa qui se partagent les terres de l'oued Guechtane sont actuellement les deux seules tribus arabophones de l'Aurès (1).

Aujourd'hui cette région, à l'écart des routes et des centres urbains (Batna, Biskra, Khenchela en sont à deux jours de marche), est l'une des plus mal connues de l'Algérie, l'une de celles où l'influence française a le moins pénétré. Restée en dehors de l'essor économique moderne, elle vit en économie fermée, nourrissant de plus en plus mal une population croissante, vouée à un semi-nomadisme à base surtout agricole, qui fut jusqu'à une époque récente le mode de vie commun à toutes les populations berbères à l'Est de l'oued Abdi, et dont l'organisme le plus caractéristique est le grenier collectif.

★★

(1) Voir Toussaint, *Bull. archéol. du Comité*, 1908, p. 398 et Gsell, *Atlas archéol. de l'Algérie*, f^o 38-90 et Addependa.

Que savons-nous de la vie de ces Berbères avant l'époque islamique ? Les documents mégalithiques si communs dans d'autres régions de l'Aurès sont ici assez rares, sinon inexistant. Sur l'époque romaine nous ne possédions que de rares documents. Masqueray, qui fut un des premiers à s'intéresser à l'Aurès, n'a pas visité la région de l'oued Guechtane. Gsell a reproduit dans son Atlas (feuille N^o 38 - Aurès) les notices des officiers des brigades topographiques. Trop peu précises souvent et quelquefois inexactes, elles ont cependant attiré notre attention sur quelques ruines qui nous auraient sans doute échappé. Enfin quelques notes intéressantes du Capitaine Vayssière ont été publiées dans les Comptes rendus de l'Académie d'Hippone (1890).

Nous avons pris comme point de départ de nos recherches la maison forestière de Moussa el Ayati, située au pied du Chélia dans la haute vallée de l'oued Mellagou où subsistent de nombreux vestiges des établissements romains. De là notre premier objectif était l'Henchir Beinou (feuille 38, N^o 91 de l'Atlas).

Le sentier qui va de Moussa el Ayati à Beinou traverse, sur près d'un kilomètre, des ruines dont il est difficile de dire, tant elles sont indistinctes, si elles sont berbères ou romaines. A Beinou (1) même, ruines plus distinctes mais remaniées à basse époque de plusieurs grandes constructions rectangulaires. Dans un mur deux caissons ont été remployés : sur l'un l'épithaphe est illisible, sur l'autre nous relevons le texte suivant :

D · M · S ·
M VINICI H
O M V L L I M E
M O R I A V I C
S I T A N I S L

D(is) m(anibus) S(acrum) | M(arci) Vinici H | omulli me |
moria vic | sit an(n)is L.

De Beinou nous gagnons l'oued el Asker tout proche, dont une nouvelle route forestière partant de Bou Hamama remonte le cours sur quelques kilomètres. Le long de l'oued quelques petites ruines à Henchir Ressler (2) et Henchir Chibane (3). La forêt les encercle comme autrefois sans doute. Bordée au Sud par la forêt des Beni Melloul, au Nord-Ouest par les contreforts du Chelia, la vallée de l'oued Lazreg s'élève doucement jusqu'à Tizi Djormane. Avant d'y atteindre, le sentier laisse sur sa droite une ruine de peu d'intérêt (4). De là un sentier se détache qui, par le défilé de Tizougarine, rejoint la haute vallée de l'oued El Abiod. On s'est imaginé que le défilé, d'importance stratégique indéniable, était à l'époque romaine un lieu de passage fort fréquenté : nous n'y avons vu aucune ruine.

A partir du col s'étend la petite plaine de Msara aux riches labours : En dehors des petites ruines de Medenine et d'Ouchenn, nous n'y avons pas trouvé traces d'établissements romains. Le supplément de l'Atlas en indique quelques-uns qui nous ont échappé et, à quelques kilomètres vers le Sud-Ouest, le champ de ruines d'Asefsou (Atlas f° 38, n° 81) avec cette brève indication : « quelques pierres éparses ».

En réalité sur un espace de 400 mètres environ sur 600 subsistent les ruines de nombreuses constructions agricoles bâties presque toutes en blocage avec chaînes de pierres de taille sur le même type. C'est de ce petit bourg rural que dépendaient sans doute les cultures du Msara. De place en place des moulins à huile ou à farine, des auges de pierre ; sur le petit oued Asefsou des traces de barrage sont encore visibles. Aucune construction importante sauf toutefois, à l'extrémité nord de l'agglomération, les vestiges d'une église à trois nefs orientée d'Est en Ouest et dont voici les dimensions : longueur 22 mètres, largeur 12 m. 50. Abside : largeur 6 m. 50, profondeur 7 mètres, des bases de colonnes sont encore visibles. Une fouille peu profonde suffirait semble-t-il pour atteindre le sol antique.

Il est permis de penser que cette basilique n'est pas la seule : en effet M. Leschi a reconnu sur une photo que nous lui avons communiquée une base de colonne avec encastrement de dalle de cancel. Son éloignement de la première

basilique permet de penser qu'il ne s'agit pas d'éléments enlevés à celle-ci.

Asefsou nous a livré trois inscriptions :

1° Un caisson portant l'inscription suivante :

DMS
IULIAMAR
CIANA...
...IAVIXIT
ANNLXXI
...FECIT

*D(is) M(anibus) S(acrum) Julia Marciana...[p]ia vixit ann
(is) LXXI fecit.*

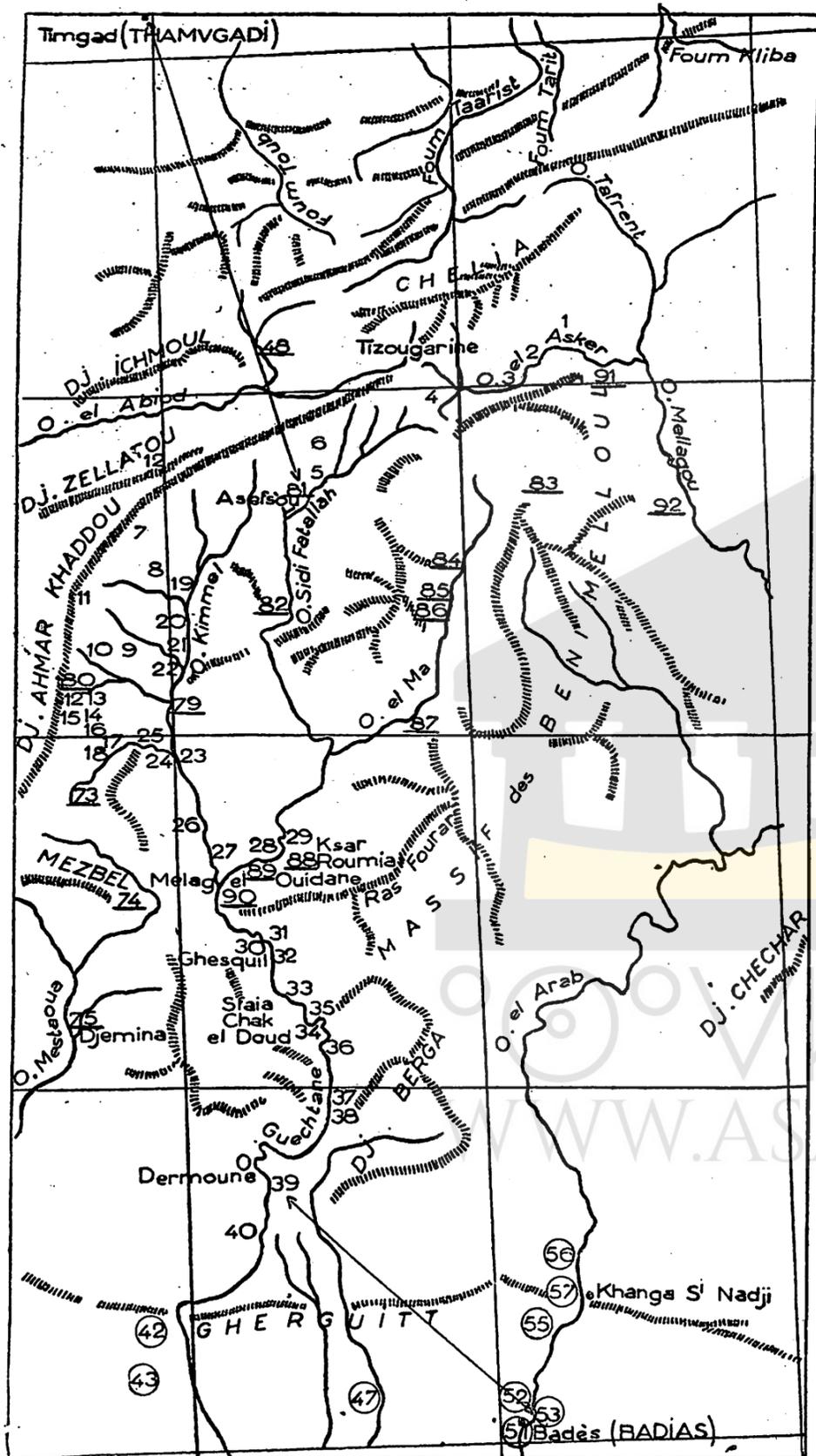
2° Un fragment de stèle :

*.... Aniae Primae XXXVII Nampula ou Nam-
pha[mo] ... se vi[vo ...] ...*

3° Un fragment de tuile avec des signes cursifs gravés.

Signalons encore deux croix gammées sur une pierre de taille finement travaillée.

A partir d'Asefsou deux voies s'offrent pour descendre vers le Sahara. L'une emprunte le cours de l'oued Cheurfa qui devient oued Kimel puis oued Guechtane jusqu'à son débouché saharien ; elle traverse du Nord au Sud le territoire de la tribu des Cheurfa. La partie Nord, couverte de forêts où domine le pin d'Alep, est à peu près déserte ; les Cheurfa y passent l'été entreposant dans leurs guelaas construites au cœur de la forêt le blé, l'orge et les dattes qu'ils récoltent dans leurs petites oasis de la zone saharienne. Ici même aucune culture, aucun jardin ; et cependant les ruines s'échelonnent au bord de



Carte de la vallée de l'Oued Guechtane et de ses environs
(Echelle approximative 1 : 450.000^e)

Les chiffres entourés d'un cercle signalent les ruines de l'Atlas archéologique de Gsell restées en dehors de la zone de recherche des auteurs ; les chiffres soulignés, les ruines signalées par l'Atlas et qui ont été revues ; les autres chiffres, de 1 à 40, les ruines nouvellement découvertes.

Erratum. — Ajouter 12 bis et 13 entre 15. 14 et 80 (au milieu. à l'Ouest).

l'oued, peu importantes il est vrai : à Lougléa Ralia (19), à Djenien (20), Kroumet Saïd (21), Izaoun (22), Kimmel (23). Masqueray, suivi par Lartigue, parle d'une forteresse s'élevant à « Kimmel » et destinée à maintenir l'ordre parmi les peuplades de l'Ahmar Khaddou. Il n'y existe rien de tel, mais, sur un espace de 75 pas sur 50, les ruines de quelques bâtiments agricoles, au confluent de l'oued Khenag et de l'oued Cheurfa (24) ; à un kilomètre de là encore sur la rive gauche de l'oued Khenag (25). C'étaient sans doute de petites exploitations agricoles qui se livraient à la culture des céréales, comme en témoignent les quelques pierres de moulins ou *catilli* rencontrés, et surtout à celle de l'olivier car partout on relève l'existence de moulins à huile. Ici la forêt, bien loin de reculer, s'étend sans doute sur des terres livrées autrefois à la culture.

Seules de ces ruines, Kroumet Saïd nous a livré une courte inscription. A l'intérieur d'une construction rectangulaire, longue de 45 pas, large de 25, où l'on reconnaît des débris de pierre de pressoir en queue d'aronde, apparaissent, sur un fragment de corniche à demi enterré, ces caractères :

VIC·TVVITM

La graphie est irrégulière, le premier V est largement ouvert, la 3^e et la 4^e branches de l'M sont faiblement tracées.

Le deuxième chemin qui descend au Sahara traverse le pays des Serahna, région de plateaux s'étageant de l'Ahmar Khaddou à l'oued Kimmel. Ici aucune autre végétation spontanée que l'alfa là où sans doute croissait autrefois l'olivier. Les Serahna y ont leurs principales terres à céréales et y passent tout l'été.

Des cols élevés que la neige rend souvent impraticables en hiver mettent cette région en communication avec la haute vallée de l'oued el Abiod, riche elle aussi en ruines romaines. Au pied de l'un de ces cols, le Tizi Aman Amellal, sur le versant Ouest au lieu dit Timchatt (12), nous avons relevé, sur

un caisson brisé dans le sens de la longueur, une épithaphe relative à un décurion en retraite de l'aile des Pannoniens.

D M S
 CIVLIOHISPAO
 VET EX DECALAE PA
 NONFORVM VIX AN
 N LXXXX OB IMMV
 NEM IVXTASE LIBER_a
 LITATEM EI VSHABITAP_o
 N PONIAGEMELLINA N_u
 RVS FECIT

D(is) M(anibus) S(acrum) | C(aio) Julio Hispano | vet(erano) ex dec(urione) alae pano[n]ionorum vix(it) ann(is) LXXXX. Ob immunem juxta se liberalitatem ejus habita(m) Pomponia Gemellina n[u]rus fecit (2).

C'est la deuxième fois que nous voyons apparaître l'aile des Pannoniens dans l'épigraphie aurasienne. Un décurion de l'Ala I Pannoniorum commandait en effet en l'année 198 Une « vexillatio » de la legio III Augusta en garnison à Mena.

(C. I. L. VIII. 2465 = 17953.)

Non loin de là, à près de 2.000 mètres au pied du Lechaath,

(2) Il s'agit vraisemblablement d'un Espagnol qui ayant pris sa retraite de décurion de l'aile des Pannoniens, corps de la garnison de Numidie, s'est établi dans l'Aurès, et y a fait souche. Son fils qui s'y était marié à son tour, a dû disparaître avant son père, mort lui-même à 90 ans. C'est sa bru, Pomponia Gemellina, qui a érigé le tombeau du vétéran en remerciement de sa générosité à son égard. (N.D.L.R.).

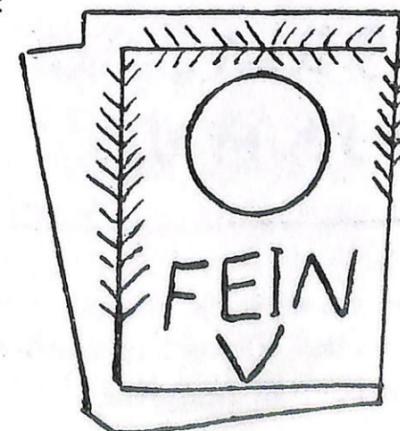
point culminant de l'Ahmar Khaddou, tombeau mégalithique effondré où l'on voit quelques pierres de taille (11).

En pays Serahna les ruines sont également nombreuses, les unes peu importantes telles Aïn Smir (8), Aïn Sellit (7) et les deux champs de ruines s'étendant entre Mechgoug et Louestia (9) (10) ; d'autres plus étendues et dénotant une certaine recherche artistique. Trois centres nous ont fourni des renseignements particulièrement intéressants : Louestia (80), qui groupe aujourd'hui quelques misérables habitations indigènes et où s'étagent sur près d'un kilomètre des ruines à vrai dire peu distinctes. Au sommet du village, dans une mosquée que rien ne distingue des constructions voisines, nous avons trouvé deux chapiteaux corinthiens à feuilles non découpées, une frise composée de deux rangées de triangles superposés dont l'inspiration berbère paraît certaine.

A proximité de la mosquée, un rocher porte trois stries parallèles profondes de plusieurs centimètres, certainement un début de taille. Quel événement mettant fin à l'expansion du village a arrêté les ouvriers occupés à ce travail ?

A Louestia, nous avons encore ramassé un morceau d'une tige de balance en cuivre.

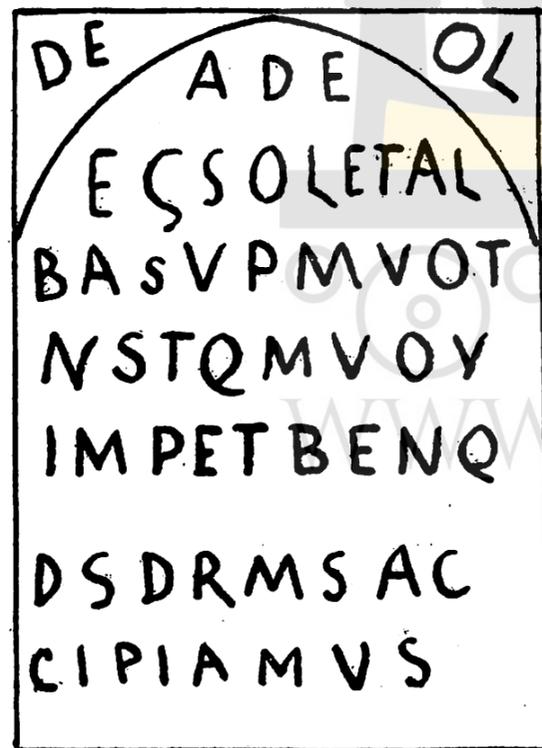
A 2 kilomètres au Sud-Ouest s'acrochent aux flancs de l'Ahmar Khaddou et à peu de distance du sommet de la chaîne, les ruines de Tabitouret (12 bis). Nous y avons remarqué des pierres soigneusement taillées et un sommier haut de 51 cm., large à la base de 41 cm., au sommet de 65 cm., décoré sur une des faces de trois palmes qui entourent un cercle. Ce cercle portait en son milieu un dessin qui a été martelé ; au-dessous ces 4 lettres hautes de 9 à 10 cm. et parfaitement gravées :



plus bas un signe qui est peut-être un V, peut-être un motif décoratif ou encore la partie supérieure d'un X :

Fe(cit) in X[risto] ?

En contre-bas de Tabitouret, on aperçoit quelques jardins qui font autant de taches de verdure parmi l'aridité et auxquelles correspondent autant de ruines où l'on relève presque toujours les restes d'un pressoir à huile : Kermaia (13), Dendouga (16), Draa Beni Mistiri (14). C'est dans ce dernier lieu que nous avons découvert l'inscription suivante fort bien conservée, gravée sur un bloc de 1 m. 50 sur 0 m. 40 remployé à l'intérieur d'une maison. La hauteur du champ épigraphique lui-même n'est que de 73 cm. Lettres irrégulières de 0 m. 03. Les lettres DEOL que l'on voit aux angles supérieurs nous ont fait penser qu'il s'agissait d'un texte donatiste :



Le texte lui-même est écrit en abrégé avec suppression de presque toutes les voyelles. L'S de la troisième ligne semble avoir été ajouté après coup et remplacé une lettre effacée.

Dans la même maison nous avons trouvé, remployée également, une pierre qui était peut-être un fragment de lucarne ronde. Cette pierre est décorée d'un hexagone divisé en six triangles en taille creuse et ce même motif se répète exactement à Chernoudi (15), petite ruine à peu de distance de Draa Beni Mistiri. N'est-ce pas là le motif des ouvertures hexagonales si typiques des habitations berbères de l'Aurès ?

Vainement nous avons cherché à nous renseigner sur ces Beni Mistiri dont l'endroit porte le nom ; les autochtones en ont perdu le souvenir et aucune fraction ne les revendique pour ancêtres (3).

Signalons encore au même endroit 3 bases de colonnes et des briques plates et carrées de 32 centimètres de côté.

Du chemin qui longe la falaise de l'Ahmar Khaddou, au lieu dit Dendouga, un sentier se détache qui mène à Serratou, sur les bords de l'oued Cheurfa, où nous retrouvons notre premier itinéraire. Mais auparavant nous avons rencontré deux nouveaux champs de ruines à Draa Lemchaïr (17) sur une centaine de mètres et à Abeh el Ansab (18) où se voient des vestiges de pressoir. A Serratou (26), la guelaa en ruines était construite en partie avec des matériaux antiques ; on y voit remployé un *catillus* et à proximité les vestiges probables d'un bassin à huile.

A partir de cet endroit, l'oued Cheurfa coule dans un défilé escarpé aux flancs duquel tantôt à droite tantôt à gauche court un sentier. Au lieu dit Ouladj el Atba (27), ruines d'un pressoir ; plus loin, à 10 kilomètres environ en aval de Serratou, l'oued Cheurfa reçoit sur sa gauche l'oued Sidi Fatallah au débit beaucoup plus soutenu. Nous l'avons remonté jusqu'à Ksar Roumia où l'on nous avait indiqué des ruines importantes. L'Atlas, dans son supplément, y notait seulement les « fondations d'une maison ». Le Ksar Roumia actuel est un misérable hameau de 4 ou 5 gourbis où gîte et table étaient

(3) Le nom se retrouve près de Tébessa, à l'est de Youks, dans le Djebel Mistiri, et, en Oranie, dans la C. M. de Remchi. (N.D.L.R.).

plus que misérables. Mais à côté, de part et d'autre de l'oued, s'élèvent deux constructions rectangulaires bâties à peu près sur le même plan et assez bien conservées ; Ksar Roumia (88) proprement dit sur la rive gauche, Bordj Babaa (28) sur la rive droite. Ksar Roumia est une construction de 20 mètres de long sur 7 m. 50 ; il ne reste rien des grands côtés sans doute construits en blocage ; les petits côtés par contre sont en bon état ; la façade nord s'élève encore à 7 m. 40, avec une épaisseur des murs de 53 cm. ; elle est percée d'une fenêtre large de 90 cm., haute de 2 mètres, dont l'appui est à 1 m. 22 du sol, obstruée dans le haut par une dalle de pierre fixée dans une glissière creusée dans les montants mais brisée dans sa hauteur. Nous n'avons pu déterminer si cette dalle pouvait se mouvoir ni de quelle façon. La façade sud est percée d'une fenêtre de même dimension et d'une porte haute de 2 m. 03, large de 0 m. 73. Les pierres qui constituent le seuil de la porte et l'appui de la fenêtre sont entaillées par des encoches en queue d'aronde, sans doute des pierres de pressoir remployées, et cependant le reste de la construction est fort soigné. La pierre qui constitue la deuxième assise au-dessus du linteau de la porte est entaillée à sa base de petites ouvertures également en queue d'aronde qui traversent la pierre dans toute son épaisseur. Nous avons relevé les dimensions d'une autre pierre de même type tombée à terre. 90 cm. x 50 cm. x 53 cm. Deux ouvertures en queue d'aronde ayant 18 cm. d'entrée et 15 cm. de profondeur.

Il faut y voir sans doute des pierres murales d'huileries d'un type voisin de celles étudiées par M. Christoffe (4), mais elles aussi remployées, car la position de la pierre qui est encore en place interdit son utilisation telle que M. Christoffe le prévoit.

Le bordj Babaa est de plus petite dimension : 18 m. sur 5 m. 25. Les murs sont tous en pierre de grand appareil, un

grand côté a encore près de 3 mètres de haut, mais l'ensemble est moins bien conservé ; sur la face sud, une porte de 90 cm. de large. L'intérieur est divisé en quatre petites pièces carrées.

A côté du bordj Babaa un mur de blocage long de 20 pas, haut de 1 m. 50 subsiste encore ainsi que quelques ruines sans importance.

En remontant encore l'oued sur 2 kilomètres on arrive à Bouchdar (29). Au centre d'une double enceinte carrée en blocage de 50 pas de côté aujourd'hui effondrée, s'élève une construction toute en pierres de taille soigneusement assemblées, dont la hauteur atteint encore 2 à 3 mètres au-dessus du sol, mais dont le plan se laisse mal reconnaître ; nous avons relevé sur les pierres diverses marques de tacherons en forme de caractères libyques ; non loin de là existent, perdues au cœur de la forêt, les ruines de Gemini Petra que Vayssière a signalées et dont les indigènes ont confirmé l'existence. (Gsell, Atlas n° 75). A une dizaine de kilomètres plus au Nord sur la rive droite de l'oued Sidi Fatallah, 2 kilomètres après le marabout de Sidi Fatallah, ancêtre des Cheurfa, ruines de Romadia (Atlas, f° 38, n° 82) vestiges de 12 à 15 pressoirs très régulièrement répartis sur les 3 côtés d'un rectangle : on a l'impression ici d'une industrialisation de la production.

Revenons à l'oued Cheurfa devenu oued Guechtane après l'apport des eaux de l'oued Sidi Fatallah. A Melag el Ouidane, au confluent dominant l'oued (Gsell, Atlas, n° 90) à l'Est s'élèvent quelques constructions au milieu d'un maquis de genévrier, des thermes en briques, plusieurs bassins à huile fort bien conservés et quelques bâtiments en blocage avec angles en pierre de taille.

Nous y avons relevé deux inscriptions funéraires :

(4) *Essai de reconstitution d'un moulin à huile*, Alger, (p. 28 et suiv.).

Stèle brisée dans sa longueur, de surface irrégulière.

ANNIS
XXX
CECILIVS
DONATVS
OB MERE
I TIFECIT

Largeur : 38 cm.

Hauteur des lettres : 51 mm.

... annis XXX Cecilius Donatus ob mere(n)ti fecit.

Caisson en très mauvais état.

M
MATRI
VLIA SATVR " "
APPIVS PROC " "
VS VIXIT AN

Hauteur : 32 cm.

Largeur maximum : 40 cm.

Hauteur des lettres : 4 cm.

[Dis] m(anibus) [sacrum] ... matri [j]ulia Satur[nina] Appius
Proc[ul]us vixit an[nis...].

Signalons encore sur une pierre de taille appartenant à une chaîne un A en relief de 25 cm. de haut sur 0 m. 22 de large, à la base.

A 10 kilomètres en aval nous atteignons Rhesquil, oasis la plus septentrionale de l'oued Guehtane. Il existe trois groupes de ruines, le premier sur la rive droite (30) et sur l'emplacement du village actuel à la construction duquel de nombreux débris antiques ont servi, notamment un sommier finement décoré de deux rosaces encadrées de moulures et surmontées de volutes, et un sarcophage, aujourd'hui à l'abri d'une maison, dont les dimensions sont de 1 mètre sur 0 m. 50 orné d'un bas-relief fort primitif représentant un quadrupède au corps allongé.

Dans une autre habitation un *catillus* a été remployé ; si la culture des céréales descendait donc jusque là, et beaucoup plus bas encore, elle n'était certainement qu'une culture complémentaire, la grande ressource du pays devant être l'olivier.

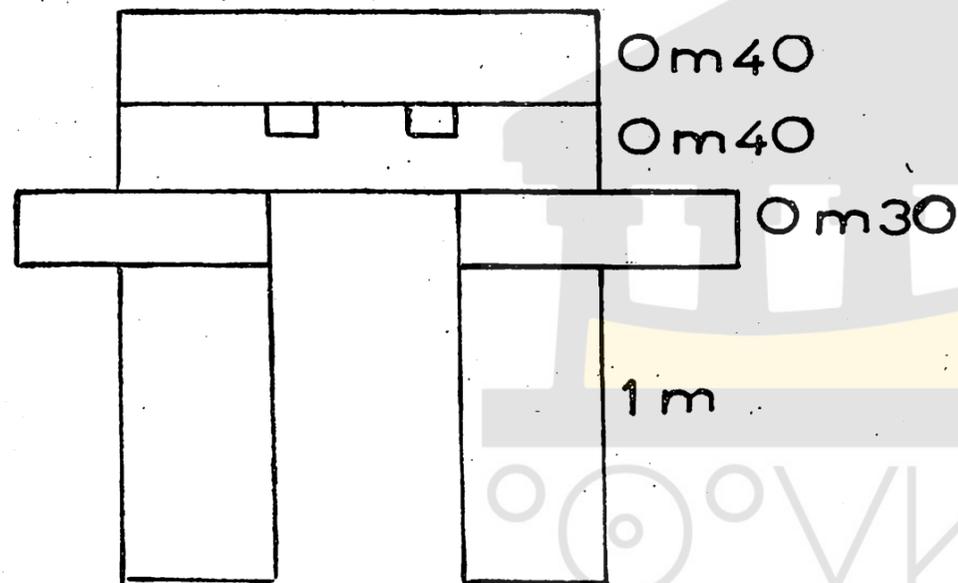
En face de la dechra de Rhesquil, de l'autre côté de l'oued (31), se trouvent quelques ruines assez bien conservées ; mais le champ le plus important s'étend à 200 mètres en aval (32), en amphithéâtre au-dessus d'un méandre de l'oued ; sa surface est de 300 pas sur 100 environ. On y trouve surtout des vestiges de pressoirs ; nous en avons sans peine relevé dix. Au milieu de nombreux alignements de pierres, se dresse, comme une sorte de porte, la construction dont nous reproduisons le dessin ci-contre (5). Tout près, une auge de 1 m. 05 de long sur 0 m. 56 de large et 0 m. 20 de profondeur, dont la partie supérieure des bords est brisée.

A partir de Rhesquil, les villages qui s'élèvent auprès de petites palmeraies misérables deviennent plus nombreux. A chacun d'eux correspond un groupe de ruines. Boudet (33) d'abord, où se voit un pressoir et de grosses pierres de taille. Sur l'une de 0 m. 35 sur 0 m. 21 un dessin géométrique.

Nous entrons maintenant dans la zone présaharienne de la « dakhla ». Hors du lit de l'oued, plus aucune végétation. La

(5) Il s'agit des deux montants caractéristiques d'un pressoir à huile, entre lesquels montait et descendait le *prelum* du pressoir. (N.D.L.R.).

population vit difficilement du produit additionné des palmiers, des terres de culture que nous avons longées dans la partie septentrionale de la vallée et de quelques troupeaux qui transhument avec toute la population, du Sahara à la montagne. Pourtant les ruines restent nombreuses, dénotant une population sensiblement plus dense et une aisance beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Non loin de Tbordj qui compte seulement quelques maisons, sur un promontoire dominant de haut la vallée, s'étend un champ de ruines de plusieurs hectares appelé par les indigènes Sfaia Chbak ed Doud (35).



Des restes de constructions soignées se mêlent à d'autres beaucoup plus frustes. Des poteries sont éparses sur le sol en grande quantité. Nous avons remarqué une construction rectangulaire de 30 mètres de long sur 20 mètres environ de large précédée d'une colonnade formée par 14 colonnes dont subsistent les pieds, leurs diamètres est de 0 m. 60 à la base, de 0 m. 35 au sommet et ils sont écartés de 1 m. 70 environ les uns des autres.

Sur un petit plateau légèrement en contre-bas, à mi-chemin entre le principal champ de ruines et l'oued, nous avons découvert deux stèles funéraires avec inscription.

La première est intacte ; elle mesure 0 m. 90 de haut sur 0 m. 45 dans sa partie la plus large. En bas-relief est représenté un personnage au dessin assez primitif aux cheveux rayonnants, vêtu d'une sorte de tunique lui arrivant au-dessous des genoux, portant dans ses mains un objet ovale, sans doute une énorme pomme de pin.

D M S
MALDATACBALISVIXIT
ANNIS LXXV MERI
TAFILISHECESTETERN
ADOMVS

Le champ épigraphique est de 47 × 28.

La hauteur des lettres est de 0 m. 05.

*D(is) M(anibus) S(acrum) Maldatacbalis vixit annis LXXV
merita filis h(a)ec est (a)eterna domus.*

La hauteur des lettres est de 0 m. 05.

Le nom du défunt Maldatacbalis a une consonance punique assurément.

Le bas-relief donne à penser qu'il s'agit d'une femme. Nous avons rapproché cette stèle des stèles d'El Kantara et d'El Ghara que M. Carcopino commente à propos du *Limes* de Numidie (p. 52 et suivantes). L'une d'elles en particulier offre avec la nôtre une grande ressemblance (p. 51, II ; 2) on y voit en effet une femme debout et drapée tenant dans sa main gauche une énorme pomme de pin et saisissant de sa main droite un bélier. Si le bélier qui fait défaut sur la stèle de Tbordj est l'accessoire le plus caractéristique, des stèles d'El Kantara et d'El Ghara, la pomme de pin en est un autre aussi fréquent. Il est tentant de voir en ce personnage au nom punique un fidèle du curieux culte solaire libyco-punique

dérivé de celui de Baal Hammon. Il n'est pas jusqu'au nom de la palmeraie toute proche d'El Baal qui ne soit évocateur.

La seconde stèle a été relevée en deux morceaux légèrement enfouis à peu de distance l'un de l'autre. Elle mesure 0 m. 90 sur 0 m. 60.

G I I R R A S V S V
 B I I V I I T R A N V S
 I I X P R I I F I I C
 T O C
 V I X I T A N I S
 L X X X M I I R I T
 A F I L I R I I D I
 D I I R V N T

*Gerrusus ube ? veteranus ex prefecto c(ohortis) ou g(entis)....
 vixit an(n)is LXXX merita filii rediderunt.*

Au premier plan un animal debout, probablement un cheval, quoique les indigènes en le voyant aient évoqué le lion, dont le souvenir n'est pas si lointain en ces contrées qu'il soit disparu des imaginations populaires.

Derrière la bête, un homme debout tenant en main une lance. Son buste dépasse largement le garrot tandis que ses jambes apparaissent sous le ventre.

Dans le registre des bas-reliefs de part et d'autre de la tête de l'homme on lit D M S A.

La hauteur des lettres est de 0 m. 04. Il s'agit d'un préfet en retraite ; malheureusement la quatrième ligne qui précise ses fonctions est à peu près illisible car elle correspond à la bri-

sure de la pierre, la quatrième lettre de cette ligne est un C : il pourrait s'agir d'un préfet de cohorte, ou un G. Autre particularité : les E sont représentés par deux barres verticales juxtaposées, forme que jusqu'alors nous n'avions pas relevée dans l'Aurès.

Dans la plaine même de Tbordj et sur la rive gauche (35) on reconnaît une dalle de pressoir et un bassin très bien conservés ; à peu de distance de l'autre côté du sentier qui suit la vallée, des ruines peu distinctes mêlées à quelques tombes magalithiques.

Continuant notre chemin vers l'aval nous arrivons à Tisdein (36) au sortir de la dechra sur la rive gauche nous rencontrons un champ de ruines de 100 pas environ sur 25 au milieu duquel est un pressoir.

Plus loin encore vers le sud, au commencement de la palmeraie d'El Baal (37) qui étale ses palmiers sur un kilomètre au long de l'oued, quelques pierres taillées au bord du sentier, un peu plus loin la guelaa (38) bâtie sur des ruines, a abondamment utilisé les matériaux en provenant. A peu de distance de là vers la montagne, d'autres ruines sans aucune netteté.

D'El Baal deux chemins gagnent le Sahara, l'un difficile et peu pratiqué, suit le plus possible l'oued dont il est cependant obligé de s'écarter à l'entrée de gorges fort pittoresques où nous est apparue, perchée sur un pan de falaise détaché de la rive, Timizouine, l'une des dechras les plus farouchement inaccessibles de l'époque de la peur.

L'autre chemin, beaucoup plus satisfaisant aux yeux de nos guides, laisse l'oued sur sa droite et gagne la plaine de Dermoune par un seuil sans obstacle.

A Dermoune (39), dernière oasis présaharienne, à 18 kilomètres à vol d'oiseau de Badias, les vestiges romains apparaissent nombreux mais peu nets ; le soleil semble avoir calciné la pierre qui s'effrite. Plus au Sud, peu avant le bourrelet montagneux du Guerguit, dernier obstacle avant le Sahara, se voient les traces de plusieurs exploitations agricoles avec quelques pierres fort bien conservées (40).

Dans les gorges mêmes qui ouvrent à l'oued Guechtane le passage du Guerguit on distingue les traces de travaux hydrauliques que Vayssière d'ailleurs a déjà signalées. Faute de temps

nous n'avons pu nous rendre compte de leur développement complet.

Au delà c'est la plaine du Zab Chergui, véritablement un autre monde pour qui descend de la montagne, autrefois une jungle à éléphants aux dires d'Hérodote, en tout cas une zone de colonisation intense à l'époque romaine et par la suite une grande voie d'invasions.

**

Si maintenant nous comparons la vallée de l'oued Guechtane⁽⁶⁾ aux vallées de l'Aurès occidental ou à celles de l'oued el Arab, nous remarquons :

1° Le caractère également rural du peuplement humain, avec toutefois cette différence qu'ici, par suite probablement de la rareté plus grande des ressources hydrauliques, les habitations sont beaucoup plus concentrées.

2° L'absence presque complète d'ouvrages militaires : si, par exception il se trouve quelque construction dont le caractère militaire soit admissible il s'agit toujours de quelque chose de restreint, rien qui rappelle les *castella* du limes par exemple.

Ainsi s'affirme cette impression d'ensemble : le massif tout entier a été soumis à l'influence romaine et sans doute rapidement pacifié ; le paysan du Mont Aurès est probablement resté étranger aux révoltes qui secouèrent si souvent la Kabylie. Ayant atteint un degré de prospérité élevé, il a vécu la paix romaine à la même cadence que le Tell Numidien, païen lorsque la Numidie était païenne, il sera chrétien en même temps qu'elle, puis donatiste.

Arrive l'invasion vandale qui va entraîner l'écroulement de la puissance romaine.

On s'est volontiers imaginé que les habitants de l'Aurès en avaient immédiatement profité pour secouer le joug et se rendre indépendants. La meilleure preuve qu'on en donnait, c'est qu'aux dires de Procope ils ont détruit Timgad : fait

(6) Mme G. Alquier, *Les ruines antiques de la Vallée de l'Oued el Arab*, Rev. Afr., 1941, 1^{er} et 2^e trim., p. 31.

enregistré sans surprise tant on s'était habitué à considérer ces gens comme des Barbares que Rome à son déclin avait peine à contenir.

Reprenons de plus près le texte accusateur :

1, 8. « Huneric, après 8 ans de règne, mourut de maladie au moment où les Maures du Mont Aurès venaient de se détacher des Vandales et de se rendre indépendants... Depuis les Vandales ne purent jamais les soumettre, les parois abruptes et escarpées de leurs montagnes les empêchant d'y porter la guerre ».

11, 13. « Depuis que les Maures avaient chassé les Vandales du Mont Aurès, ils croyaient n'avoir plus rien à craindre. Ils avaient transporté ailleurs les habitants et en avaient rasé les murs jusqu'au ras du sol pour que les ennemis ne puissent s'y retrancher ni s'en servir comme d'une place d'armes dans leurs attaques contre l'Aurès ». (*De Bello Vandalorum*, Traduction Dureau de la Malle. L'Algérie).

La conquête de l'indépendance n'a donc lieu qu'une cinquantaine d'années après le traité d'Hippone qui consacre la victoire vandale ; elle se fait donc contre la domination vandale et par là, bien qu'agissant pour leur propre compte, les Maures de l'Aurès font figure de champions de la latinité décadente⁽⁷⁾.

Quant à la destruction de Timgad, encore postérieure, Procope nous en précise bien les raisons : il ne s'agit pas d'une œuvre de pillage mais d'une action de guerre contre une place forte qui menace l'indépendance du massif.

E.-F. Gautier, que ces motifs stratégiques ne satisfont pas, voit dans la ruine de Timgad une réaction du prolétariat agricole berbère de Numidie contre un des centres de grande propriété (*Genseric, roi des Vandales*, p. 283). A notre avis c'est trop aisément confondre les Maures de l'Aurès, alors sans doute comme aujourd'hui peuple de petits propriétaires, avec la plèbe demi-serve des hautes plaines numides.

(7) Depuis la rédaction de ces lignes, ce même point de vue a été développé par M. J. Carcopino, avec toute son autorité et son érudition, à l'occasion du commentaire qu'il a fait de l'inscription funéraire du *Dux Masties* que nous avons découverte à Arris au printemps de l'année 1941. *Revue des études Anciennes*, t. XLVI, p. 94 et suivantes. (Note des auteurs, 1948).

S'il faut chercher au delà de Procope, pourquoi ne pas voir dans la destruction de Timgad, en dehors du but militaire, la conclusion provisoire d'un conflit permanent entre les gens de la montagne et ceux de la plaine à propos de l'eau : l'Aurès est le château d'eau de la région, Timgad s'y servait abondamment. Détruire la ville et disperser ses habitants, c'était pour les Aursiens régler à leur profit le problème hydraulique.

Ainsi, la destruction de la romaine Timgad vers 485 met fin à la domination vandale sur le massif, mais ne marque pas un recul pour la latinité et le christianisme. L'empreinte se révèle trop forte pour avoir été si rapidement effacée, et bien qu'aucun texte ne le prouve encore, il est permis de penser que la foi chrétienne et la langue latine, inséparables l'une de l'autre en Afrique, ont survécu au delà même du IX^e siècle, ici comme dans la région de Tobna, comme dans le Djerid, comme en Tripolitaine⁽⁸⁾.

Est-ce simple coïncidence ? Ces trois seuls centres connus de résistance latine et chrétienne avoisinent directement trois régions montagneuses : Aurès, Matmata, Djebel Nefouça, qui sont aujourd'hui les seuls centres de résistance berbérophone situés dans l'ancienne Afrique romaine.

Qu'El Yaqoubî, dans son Kitâb al-buldân, ne mentionne pas l'Aurès parmi ces régions où se maintenaient de son temps des berbères romanisés, des Afâriq, cela s'explique assez : échappant à l'autorité des Aghlabides, le pays d'accès difficile est probablement resté fermé au voyageur étranger.

Cinquante ans après la ruine de Timgad, au milieu du VI^e siècle, ce sont certainement des Maures chrétiens qui, groupés autour de Yabdas, opposent une résistance farouche aux efforts de reconquête des Byzantins de Solomon, comme ce sont encore des Berbères chrétiens qui, un siècle plus tard encore au témoignage de Ibn Khaldoun, s'unissent sous Kocilâ pour repousser les Arabes. (*Les Siècles Obscurs du Maghreb*, p. 267).

Au delà, après l'épisode glorieux de la Kahena, qui met

(8) G. Marçais, *La Berbérie au IX^e siècle d'après El Yaqoubî*, dans *Rev. Afr.*, LXXV, 1941.

Voir aussi : Berthier, Logeart et Martin : *Les Vestiges du Christianisme antique dans la Numidie centrale*, p. 38.

en scène au premier plan des Zénètes, nouveaux venus étrangers à la latinité et teintés de judaïsme, l'Aurès rentre pour longtemps dans l'obscurité. Chaque vallée, chaque village va vivre de longs siècles, replié sur lui-même sans contact avec l'extérieur. Cette attitude sauvegardera les indépendances berbères, elle favorisera bien des survivances, païennes, juives ou chrétiennes, mais elle entraînera la désagrégation du réseau hydraulique créé dans la paix romaine au prix d'un dur effort et elle consommera ainsi la ruine économique du massif : ne suffit-il pas, a-t-on pu écrire, de dix ans d'anarchie en pays d'irrigation organisée pour que tout s'arrête et que tout meure. Ici l'anarchie date de douze siècles.

Mars 1943.

Imprimeries « La Typo-Litho » et Jules Carbonel réunies — Alger

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM